



HAL
open science

Simmel. La guerre et l'Europe disparue

Karine Stebler, Patrick Watier

► **To cite this version:**

Karine Stebler, Patrick Watier. Simmel. La guerre et l'Europe disparue. *Revue des Sciences sociales*, 2018, 59, pp.102-109. 10.4000/revss.618 . halshs-02014241

HAL Id: halshs-02014241

<https://shs.hal.science/halshs-02014241v1>

Submitted on 11 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

59 | 2018

Performances du paraître

Georg Simmel (1858-1918)

Simmel. La guerre et l'Europe disparue

Simmel. The War and the Missing Europe

KARINE STEBLER ET PATRICK WATIER

p. 102-109

Résumés

Français English

Afin de situer le texte « L'idée d'Europe » de G. Simmel dans un contexte général, l'article présente un certain nombre de réactions d'intellectuels, de romanciers et d'artistes par rapport à la guerre en cours. Il aborde la vie à Strasbourg et les relations que Simmel y entretenait. Il présente le thème de « L'idée Europe » avant d'interroger son inscription dans la conception que la *Kultur* se fait de son rôle en Europe.

In order to place G. Simmel's text "The Idea of Europe" in a general context, the article presents a number of intellectual and artistic reactions to the current war. He talks about life in Strasbourg and Simmel's relations there. He presents the theme of "The European idea" before questioning its inclusion in *Kultur*'s conception of its role in Europe.

Entrées d'index

Mots-clés : Europe, guerre, culture, Simmel, Strasbourg

Keywords : Europe, war, culture, Simmel, Strasbourg

Texte intégral

¹ Le texte « L'idée Europe », dont nous proposons la traduction de la version de 1917¹, prend place dans un recueil intitulé *Der Krieg und die geistigen Entscheidungen*, consacré à la guerre et écrit par Simmel à Strasbourg. Il se compose de quatre textes courts : « La transformation interne de l'Allemagne », conférence tenue à Strasbourg en novembre 1914, trois mois après la déclaration de guerre ; « La dialectique de l'esprit allemand », paru dans le journal *Der Tag* en 1916 (le 28 septembre) ; la conférence de Vienne, « La crise de la culture », de janvier 1916, parue dans l'édition du *Frankfurter Zeitung* du 13 février 1916 ; une version retravaillée de l'article « L'idée d'Europe » du 13 février 1915. Ce petit livre dédié par Simmel à ses amis strasbourgeois est paru en 1917. Nous allons replacer ce texte dans une chronologie qui prend son départ avant la déclaration de guerre et décrit les espoirs que la venue de Simmel à Strasbourg avait pu susciter du côté de mouvements culturels et artistiques en Alsace, puis nous verrons comment la correspondance de Simmel permet de saisir les raisons et émotions, le sens intime, qui conduisent à sa position lors du premier conflit mondial, et comment celle-ci semble subir une inflexion dont la version de 1917 de « L'idée d'Europe » témoigne.

² Le 18 janvier 1914 Simmel accepte, dans sa lettre au curateur de la Kaiser-Wilhelms-Universität, le poste de philosophie et pédagogie dont la prise de fonction est fixée au 1er avril. Le couple Simmel emménage à Strasbourg, 17 rue de l'Observatoire, le 20 mars 1914. Simmel n'y vient pas sans regret, quitter Berlin ne va pas de soi, même si c'est pour enfin obtenir un poste de professeur ordinaire. Il a des projets ambitieux dont il s'entretient avec Rickert (lettre du 28 janvier 1914), Lask et Windelband (l'échange avec ces deux derniers n'a pas été retrouvé) : il voudrait fonder un cartel d'universités, Heidelberg, Freiburg, Strasbourg, autour d'un thème qui lui est cher, la culture philosophique. Ce thème, à son sens assez vaste, permettrait d'associer d'autres disciplines à la philosophie. Si l'on se réfère au livre intitulé *Philosophische Kultur*, plusieurs thèmes y sont traités : une psychologie philosophique, l'aventure, la mode ; une philosophie du sexe : le relatif et l'absolu dans le problème du sexe, la coquetterie ; à propos d'esthétique : l'anse, les ruines, les Alpes ; à propos de la personnalité artistique : Michel Ange, Rodin ; à propos de la philosophie religieuse : la personnalité de Dieu, le problème de la situation religieuse ; sur la philosophie de la culture : le concept et la tragédie de

la culture, la culture féminine. Cette culture philosophique est une attitude vis-à-vis du réel, une façon de le viser, comme le regard sociologique est pour cette dernière discipline une manière de découper le réel entre forme et contenu. Il espère qu'un nombre suffisant d'étudiants seront intéressés et qu'ils voyageront d'université en université dans ce coin sud-ouest de l'Allemagne.

3 À Strasbourg, Stadler s'entretient avec Simmel de ses projets concernant l'Alsace comme terre de médiation et de passage entre cultures allemande et française² ; Bucher rêve de créer une Université libre à côté de l'Université d'État et d'y associer, grâce à Simmel, Bergson, mais également d'autres grandes figures allemandes et françaises³.

4 Les Bucher et les Simmel s'invitent à tour de rôle, Simmel fait parvenir des textes à Bucher. Il manifeste son désir de connaître l'Alsace et souhaite visiter un lieu d'où le point de vue, le paysage seraient intéressants. Une promenade est projetée au-dessus de Rappertswiller (Ribeauvillé), le parcours passant par le Haut-Ribeaupierre pour arriver dans le Taennchel. Sans être un trek, c'est déjà une bonne randonnée. Le choix de Ribeauvillé a pu être suggéré par Stadler⁴, qui n'est cependant pas du voyage, tout en étant au courant, puisqu'il égratigne à ce sujet Bucher dans une lettre à Schickelé. Bucher et Stadler n'ont pas les mêmes positions, l'un est plus du côté de la France, alors que Stadler, qui admire Péguy, sans doute pas sans mécompréhension sur le nationalisme de ce dernier, est plus soucieux de trouver chez Simmel un allié pour son projet : s'appuyer sur la culture alsacienne, une culture bilingue serait peut-être plus juste, pour réaliser des transferts intellectuels entre ces deux nations et peuples. Cette idée de Stadler rejoint celle de Simmel sur le pont qui assure un passage, sert de lien.

5 La guerre annihile tous ces projets. Stadler est tué sur le front, Simmel se positionne clairement du côté belliciste, tout en pouvant manifester aussi dans son courrier sa perception du caractère intolérable de cette guerre.

6 G. Simmel fut dans un premier temps saisi, comme le rappelle son fils Hans, de *furor teutonicus*, manifestant néanmoins une certaine réserve par rapport à des attaques *ad hominem* et soulignant la place importante d'auteurs qui appartiennent à des nations ennemies, avec qui il avait pu échanger des idées. La Première Guerre mondiale donne lieu à une mobilisation des esprits dans les deux camps en lutte, qui, par sa radicalité et son absence de nuance, est étonnante, lorsqu'on pense que certains des protagonistes échangeaient encore quelques mois plus tôt des propos courtois, coopéraient, traduisaient ou faisaient traduire des textes les uns des autres, comme Simmel et Bergson. Autre exemple, en février 1914, Célestin Bouglé avait sollicité Simmel pour faire partie d'un cercle composé de membres proches de la *Revue de métaphysique et de morale*, et de la Société française de philosophie. Arguant de sa maîtrise insuffisante de la langue et de son absence de « *Talent zur Discussion* », tant prisé en France, Simmel se voyait dans l'obligation de décliner l'offre qui l'honorait grandement. Après l'entrée en guerre, tout échange raisonné, toute discussion semblent tout à coup impossibles. À l'exception des quelques intellectuels qui choisirent de s'exiler, des côtés français et allemand, pour nous limiter à ces deux pays, ce fut une mobilisation enthousiaste. Comment un auteur qui a développé une théorie relativiste, au sens d'un éclairage croisé incessant de points de vue à faire varier sur tout phénomène, trouve-t-il, pour le dire de manière abrupte, un absolu dans les tranchées ? Le mot est prêté à Ernst Bloch, et selon Hauter, qui fut l'assistant de Simmel à Strasbourg, beaucoup de personnes auraient pu le lui adresser.

L'enthousiasme collectif des clercs

7 Si l'on veut tenter de comprendre, il faut voir comment, à ce moment, les positions de Simmel peuvent rejoindre, tout en gardant une orientation propre, une forme de pangermanisme et être en osmose avec toutes les déclarations enthousiastes d'intellectuels allemands. Par pangermanisme il faut entendre notamment la condamnation du matérialisme qui caractérise ce courant. Ainsi que Durkheim le remarquait dans son opuscule de combat – ce qui ne le prive pas pour autant de toute lucidité – « L'Allemagne au-dessus de tout », on voit circuler dans cette doctrine « comme un souffle d'idéalisme ascétique et mystique. La fin à laquelle ils demandent aux hommes de se subordonner dépasse infiniment le cercle des intérêts matériels » (Durkheim 1915 : 42). Il ajoute que cet idéalisme a quelque chose de nocif et d'anormal car il vise en même temps la puissance (*Ibid.*). Disons qu'en un certain sens on en revient, en temps de guerre, aux intérêts et valeurs fondamentaux que la poursuite d'intérêts purement matériels avait masqués. On voit bien alors comment une critique présente dans la partie synthétique de la *Philosophie de l'argent*, critique qui, il faut le dire, était contrebalancée par la mise en évidence d'éléments considérés comme libérateurs, peut venir appuyer le propos sur le cynisme, le blasement, l'argent comme fin. Mais il serait réducteur de ne voir que ces éléments, car un aspect des écrits concernant la guerre renvoie à la question de l'enthousiasme collectif, du sentiment de ne faire qu'un avec les autres, sentiment dont Robert Musil dira qu'il faut y être attentif. Un être-ensemble bien particulier, puisqu'enthousiaste, qui délivre un sentiment de fusion, une appréhension d'une harmonie, d'un accord, et ainsi de former de concert un ensemble social qui n'est ni en deçà, ni au-delà des individus, mais qu'ils sont immédiatement. « Décrire sans critique l'ivresse, quelque chose qui rend Dieu proche, donne le sentiment de défendre un Goethe, etc. etc. qui renverse le malaise devant la mort, un désir de sacrifier sa vie, ce n'est pas rien. » Musil ajoute encore que de tels éléments sont « à protéger d'autres interprétations » (Musil 1980 : 419).

8 Le peintre Max Slevogt parlera de la fureur de peindre qui s'empare de lui de cœur avec la *furor teutonicus*⁵, Otto Dix en 1961 dira qu'il faut avoir vu les hommes dans cette situation pour comprendre quelque chose à l'humanité, et l'historien Meinecke, en 1946 dans ses souvenirs, souligne : « l'exaltation des jours d'août 1914 est, malgré son caractère éphémère, pour tous ceux qui l'ont vécue, l'un des souvenirs les plus précieux et les plus inoubliables [...] l'unité pure et simple due à une association fonctionnelle [n'était] pas suffisante, mais [qu'] une rénovation spirituelle de notre État et de notre culture était nécessaire. » Pour montrer l'incompréhension radicale entre deux amis ou deux collègues, les relations Verhaeren/Zweig ou Simmel/Bergson sont exemplaires.

9 Célébré pour son pacifisme et son européanisme, Stefan Zweig a pourtant manifesté un bellicisme certain au début de la Première Guerre mondiale. En août 1914, il s'enthousiasme pour les exploits de l'Allemagne :

4 août : « La nouvelle foudroyante : les Allemands violent la neutralité de la Belgique [...] Est-ce le coup de génie ou de folie ? » (Zweig 1995 : 87)

7 août : « Bonnes nouvelles. Les Allemands donnent l'assaut à Liège, en vain d'abord, puis avec succès – un exploit. Et déjà nous reprenons tous courage. » (Zweig 1995 : 89)

13 août : « Eux aussi ne sont que foi et enthousiasme pour l'Allemagne – tous ceux qui ont vu la mobilisation là-bas ne jurent que par la victoire allemande : puissent-ils avoir raison. » (Zweig 1995 : 92)

25 août : « Les victoires allemandes sont magnifiques [...] Lire cela et sentir que l'on vit des temps napoléoniens – de loin, bien sûr, de très loin pour le moment... Comme j'envie à Berlin son exaltation – puisse-t-elle ne jamais se

10 L'attitude de son ami belge Émile Verhaeren, qui réagit violemment à l'invasion de son pays par les Allemands, le choque et le peine, personnellement :

3 novembre 1914 : « Une nouvelle épouvantable pour moi, pour moi seul : Verhaeren projette un livre contre l'Allemagne et sur la destruction de la Belgique [...] Un mur ne va-t-il pas se dresser entre nous deux ? » (Zweig 1995 : 115)

9 novembre : « Une petite catastrophe dans ma vie privée : Verhaeren vient de publier un poème qui est sans doute la chose la plus stupide et la plus odieuse qu'on puisse imaginer. » (Zweig 1995 : 116).

11 Si Stefan Zweig admet finalement que le poème *La Belgique sanglante* ait pu résulter d'une émotion compréhensible – d'ailleurs comparable à la sienne propre – il ne pardonnera pas à Verhaeren son pamphlet *Les ailes rouges de la guerre* :

13 mars 1915 : « Lu un nouveau pamphlet, abominable, de Verhaeren : je suis fermement décidé à rompre avec lui. Le poème, passe encore, sous le coup de l'émotion et de l'exaspération du début : mais ces épanchements [...] sont parfaitement odieux. Je ne me vois pas discutant de nouveau avec lui. » (Zweig 1995 : 146)

12 On peut supposer que, à l'instar de son ami Verhaeren (dont il fut le traducteur admiratif), Stefan Zweig ait réagi d'abord sous le coup de l'émotion. D'ailleurs, à la fin de l'année 1914, il se met à douter – de lui-même pour commencer :

26 décembre 1914 : « Réfléchi un peu sur moi-même [...]. Plus je me sonde, moins je me sens capable d'une adhésion franche et sans détour, y compris à l'héroïsme, car il a quelque chose de servile. » (Zweig 1995 : 126)

13 Pourtant, lorsqu'il écrit en 1941 ses *Souvenirs d'un Européen* (Zweig 1944), il revient sur le sentiment d'exaltation guerrière qu'il éprouvait en 1914. Même s'il le fonde dans un mouvement global, même s'il adopte un mode impersonnel, même s'il affiche sa distance de pacifiste, il ne reste pas moins partie prenante de cette effervescence :

« Je dois à la vérité d'avouer que dans cette première levée des masses il y avait quelque chose de grandiose, d'entraînant et même de séduisant, à quoi il était difficile de se soustraire. Et malgré toute ma haine et toute mon horreur de la guerre, je ne voudrais pas être privé dans ma vie du souvenir de ces premiers jours ; ces milliers et ces centaines de milliers d'hommes sentaient comme jamais ce qu'ils auraient dû mieux sentir en temps de paix : à quel point ils étaient solidaires. Une ville de deux millions d'habitants, un pays de près de cinquante millions, éprouvaient à cette heure qu'ils participaient à l'histoire universelle, qu'ils vivaient un moment qui ne reviendrait plus jamais et que chacun était appelé à jeter son moi infime dans cette masse ardente pour s'y purifier de tout égoïsme. [...] Chaque individu éprouvait un accroissement de son moi, il n'était plus l'homme isolé de naguère, il était incorporé à une masse, il était le peuple, et sa personne, jusqu'alors insignifiante, avait pris un sens. »

14 Venons-en à Simmel et Bergson : la réponse de Simmel au discours de Bergson devant l'Académie française, discours dans lequel il condamnait la violation de la neutralité de la Belgique, la considérant comme un acte cynique, illustre que l'on ne veut plus s'entendre. Simmel ne répond pas sur la question de la neutralité, mais enfourche un de ses leitmotiv du début de guerre : cette guerre marque la fin du cynisme, ce dont témoigne l'énergie de tout un peuple. En effet, comme le dit la fin de l'article de Simmel, un gouffre béant existe entre eux et nous. Les relations entre Bergson et Simmel, de « l'estime courtoise » des temps de paix aux « rationalisations expéditives » du temps de guerre sont mises en perspective de très belle manière par Jean-Luc Evrard dans sa postface : « La philosophie de la vie part en guerre. G. Simmel et H. Bergson en 1914. » (Evrard, Simmel 2015)

15 Des écrivains, des peintres, un historien utilisent les mêmes termes, voilà qui n'est sans doute pas anodin, et donne une idée d'un air du temps. Ils ont tous le sentiment d'être emportés par un souffle prophétique, croient vivre un moment d'union du peuple, de la nation, par-delà les divisions d'âge, de classes, d'intérêts. Si nous avons rappelé ces appréciations, c'est pour tenter de comprendre ce qui peut sembler aberrant, le sentiment de joie correspondant à la déclaration de la guerre. On peut suivre F. Stern qui a rappelé que dans l'esprit d'août 1914, quelles qu'aient été les émotions qui l'inspirèrent, se condensèrent pour les Allemands le sentiment d'être unis et celui d'avoir un objectif commun, et ce pour la première fois dans leur histoire récente (Stern 1991 : 220)⁶.

La correspondance

16 C'est un tel sentiment qui se donne à lire dans la correspondance de Simmel⁷, elle permet de saisir une expression intime de son expérience vécue de la situation. Un premier exemple peut être pris dans une lettre adressée le 8 août 1914 à Hugo Lippman, psychiatre et philosophe, ami, de même que son épouse, avec les Simmel depuis 1907 :

« J'ai l'impression que le peuple allemand va déployer une force qui dans une telle extension n'est pas encore apparue dans l'histoire mondiale. Je pense que chacun doit ressentir qu'une situation *absolue est présente*, que l'on ne connaît que rarement dans l'existence, situation dans laquelle les relativités et les dépendances n'ont plus cours. C'est une expérience prodigieuse, inouïe. » (Simmel 2008 : 365)

17 Le ton est donné, et tous les textes concernant le début du conflit s'inscriront dans ce registre qui mêle à la fois enthousiasme et tremblement, d'autant plus qu'à Strasbourg on peut parfois entendre le canon tonner au loin, que la place-forte frontalière est en état de siège et que ne circulent que des convois militaires. Le seul lien extérieur est le courrier. Le 9 août, une semaine après le début des hostilités avec la France, Simmel écrit à Margaret von Bendemann, dont le nom de plume est Margaret Sussman, amie de longue date :

« C'est une expérience inouïe quand un peuple de 65 millions, du Kaiser jusqu'à l'enfant de prolétaire, se tient devant la question être ou ne pas être. Tout ce que j'ai jusque-là vécu comme ébranlement est, en rapport, mince et menu, les destins personnels ne sont pas en ce moment à mentionner. Mais je crois que cela produira un déploiement de force du peuple, tel que l'histoire mondiale n'en a pas encore vécu [...]. Si nous survivons à cette guerre, alors nous serons en un sens radical, d'autres hommes. » (Simmel 2008 : 367).

18 Le 22 août, toujours à M. von Bendemann :

« Oui, ce sont de grandes et terribles journées, la vie repose sur une base totalement nouvelle, dont je ne pressentais ni l'étendue, ni la profondeur. Et il n'est pas pensable qu'elle puisse jamais, si longtemps que nous vivions, en revenir à l'ingénuité de ses anciennes conditions. C'est une expérience inouïe, de sentir à chaud le destin du monde culturel tout entier comme totalement personnel, non plus en tant que partie, mais comme à la fois absolument insignifiant et porteur du tout ainsi que de chaque parcelle. » (Simmel, 2008 : 372).

- 19 Cela étant, il manifeste aussi un sentiment aigu du caractère insupportable des conséquences de cette guerre. Le 23 mars 1915, dans une autre lettre adressée à Agathe et Hugo Lippman, il illustre par deux histoires, dont une qui touche plus précisément à notre propos, le caractère catastrophique de la situation : il leur demande si le nom de Péguy leur est connu, « un jeune écrivain français dont les productions sont des plus profondes et comptent au plus haut point aujourd'hui. Elles ont été traduites par un Privatdozent Strasbourgeois, Stadler, avec qui je me suis entretenu en été, un homme très intéressant et profondément humain. Les deux se trouvent dans les tranchées face à face à vingt mètres de distance. Stadler envoie un papier par-dessus les lignes, que Péguy ne réussit pas à lire ou à comprendre, il répond (Simmel écrit la phrase en français) : « Mon ami je ne vous comprends pas, mais je vous aime. » Et quelques jours plus tard ils sont tous les deux tombés. Je ne connais guère d'exemple, d'anecdote (*Einzelheit*) qui serait ainsi comme le symbole entier de ce qui dans cette guerre n'est véritablement pas supportable. » (Simmel 2008 : 507)

Les textes de guerre

- 20 Les lettres sont une chose, venons-en maintenant aux textes qui sont directement liés à la réflexion sur la guerre et à la position de l'Allemagne. Ces textes sont réunis dans l'ouvrage « Les décisions spirituelles », *Die geistigen Entscheidungen* de 1917, livre dédié aux amis strasbourgeois, dont le premier est une conférence tenue à l'Aubette, une grande salle publique à Strasbourg, au centre-ville, actuellement place Kléber (le texte est légèrement modifié dans le recueil).
- 21 Ces textes ne se saisissent à notre sens que si l'on a en tête certaines thématiques présentes dans la *Philosophie de l'argent* ; ils participent aussi d'une réflexion sur la culture et d'une critique du monde moderne, qui n'est plus aussi valorisé qu'il avait pu l'être dans certaines parties de la *Philosophie de l'argent*. La *Philosophie de l'argent* pourrait être considérée comme un moment où la pensée de Simmel oscille entre les éléments de libération apportés par l'économie monétaire et les tendances à l'objectivation du processus culturel face aux individus. En effet, les conditions générales liées à l'économie monétaire créent un rapport tout à fait inédit entre les hommes, qui est un mélange d'interdépendance objective et de libération subjective, mais portent également le risque d'une autonomisation de l'économie qui fait des individus, quelles que soient leurs places, les esclaves du processus économique. C'est ce dernier point qui sera souligné dans les textes de guerre, ces risques et réalités portent le nom de Mammon, et c'est d'eux que la guerre est censée délivrer la société allemande.

La vie à Strasbourg

- 22 La vie dans une place-forte pas trop éloignée du front, où l'on entend les premiers jours le canon tonner au loin, va prendre une tout autre tournure et Simmel tiendra une permanence à la censure du télégraphe de vingt heures à deux heures du matin. Son enseignement ne pouvant être suivi par les étudiants qui sont au front, il se consacre à des textes justifiant la position allemande, essayant de convaincre des intellectuels de pays neutres du bien-fondé de cette position. Ironie : ayant écrit que si l'Alsace devait être défendue et le serait, son appartenance à l'Allemagne, comme celle du Trentin à l'Autriche ou à l'Italie, était, d'un point de vue de politique mondiale, tout à fait secondaire, il dut se défendre contre une demande de mise à pied et d'accusation d'antipatriotisme formulée à son encontre par Hans von Dallwitz, Kaiserlicher Statthalter d'Alsace-Lorraine.
- 23 Il est de plus en plus taraudé par la constatation du suicide de l'Europe, de l'idée d'Europe. Cette guerre va aussi, selon lui, marquer le passage de la puissance vers l'Ouest, *i.e.* les États-Unis. « L'idée Europe », texte qui comporte deux versions, une de 1915, la seconde de 1917, plus mesurée quant aux responsabilités de la guerre, développe le thème de l'Europe comme complexe de biens spirituels, certes vulnérable, mais unique en son genre, et en tant que telle immortelle. Il y a d'ailleurs dans ce texte tout un ensemble de réflexions qui auraient pu, en lieu et place de la déploration sur la perte, conduire à en construire une figure actuelle, si le cours des choses avait pris une autre tournure. Cela étant, ses réceptions du lundi après-midi, à l'instar des « Jours » de Berlin, se poursuivent et le cercle d'invités se compose des couples W. Spiegelberg, G. Dehio, E. Klosterman, E. Schwartz, de G. F. Knapp, F. Keibel, H. Pfizner, Ch. Hauter, et selon ce dernier, de temps à autre d'autres personnalités de la vie strasbourgeoise, parmi lesquelles O. Plasberg, O. Klemperer, et en 1917 P. Legband (Simmel 2008 : 492-493).
- 24 S'il consacre beaucoup de temps à ces activités, sa période strasbourgeoise est marquée par des textes fondamentaux : un Rembrandt, un projet sur Shakespeare et un sur Beethoven. Klemperer, qui lui rendait visite lorsqu'il était chef à l'Opéra de Strasbourg, se souvient de leurs conversations entre 1914 et 1917 et de sa passion pour le dernier Beethoven⁸. Analysant dans Rembrandt « *Die Einheitsart der religiösen Bilder* », Simmel exprime son idéal du rapport individu/société en indiquant que la sociologie des tableaux de groupe de Rembrandt pose « un problème subtil. Habituellement, là où un nombre de personnes sont rassemblées dans un cadre [...], nous sentons une unité, qui est supérieure et irréductible à la somme de ses éléments ; ainsi l'État est encore quelque chose d'autre que la somme des citoyens, la volonté d'une totalité plus que la composition des volontés individuelles, il s'agit d'une unité qui se situe au-delà des éléments particuliers. » (1994 : 191) Par contre, dans la peinture de Rembrandt, ainsi qu'il l'a déjà montré à propos de la Ronde de nuit,

« [...] l'unité se tisse de concert, de manière tout immédiate à partir des sphères de vitalité des personnes agissant individuellement, non comme un tout autonome et surplombant dont les personnes ne sont pour ainsi dire que les membres, cela vaut aussi pour les tableaux religieux. [...] Qui plus est, l'origine de cette atmosphère est tout entière dans l'individu et l'unité de l'ensemble résulte exclusivement de l'effort conjugué de ces sphères purement individuelles, ce qui peut se produire sans heurt grâce à l'égalité de leur contenu. Le tout reste par là même lié aux éléments personnels dans leur individualité, et son unité n'exige aucune abdication de ces derniers. [...] Rembrandt [...] n'a besoin de placer aucune personne en dessous ou au-dessus des autres, car chacune d'entre elles vit dans le même état d'âme que chacune des autres. » (1994 : 191)

25 Cette idée exprimée à propos de la peinture trouve à s'appliquer à l'enthousiasme d'août 1914, ce dernier, comme nous l'avons vu, étant perçu comme la figuration d'une unité idéale dans laquelle chacun est lié aux autres immédiatement.

26 Ces monographies présentent et illustrent son concept de loi individuelle et la passion créatrice qui, quelle que soit la façon dont l'artiste procède, produit des œuvres et fait progresser par cette extériorisation son individualité. Il délivre de nouveaux travaux sur la forme et la compréhension de l'histoire, insistant de plus en plus sur les relations entre temps et vie. Le présent n'est pas un pur moment, un point du temps environné d'espaces vides, comme vie il est aussi réellement passé et futur. Georg Simmel usera sa dernière énergie dans l'écriture de *l'Intuition de la vie*, le livre qu'il tenait à terminer sachant sa fin proche. C'est dans ce livre qu'il offre sa conception de la transcendance de la vie. Le livre paraîtra trois mois après son décès.

L'idée Europe

27 Commençons par un point de terminologie : « l'idée Europe » est la conception d'un ensemble qui déborde toute expérience possible, Simmel s'appuie ici bien entendu sur Kant qui définissait l'idée de la manière suivante : « J'entends par idée un concept rationnel nécessaire auquel nul objet qui lui corresponde ne peut être donné dans les sens. » (Kant 1781 : 270)

28 Cette idée n'a pas de contenu déterminé, ni ne peut être définie logiquement, c'est une idée historique qui correspond à un effort vers les valeurs spirituelles du passé et du présent. L'idée Europe est inséparable de valeurs culturelles qui sont, selon Simmel, encore révérees par l'homme de culture de son temps ; c'est une dialectique particulière entre vie nationale singulière et ce lieu idéal de valeurs communes produites par des êtres nationaux. Ce qui, dans le texte de Simmel, indépendamment de ses conditions de production, peut encore donner à réfléchir, c'est bien cette tension qu'il signale dans la production d'une idée au-delà des particularismes nationaux, mais qui s'abreuve à chacun, et qui n'est en rien internationaliste. En effet, l'internationalisme peut se caractériser comme une abstraction de nombreuses nations où « chacune renonce à sa valeur propre » (Simmel, traduction KS et PW). On pourrait dire, en appliquant le schéma de la *Bildung*, que l'Europe comme Idée est une conquête d'un cosmos de valeurs spirituelles, c'est chaque fois le trajet particulier que chacun, à partir de son être national, effectue vers elle, et de fait se transforme. Un tel processus n'est pas exempt de crise ou de conflit. La *Bildung* est part du procès vital d'une entité spirituelle, d'une personne, d'une société, d'une tradition historique. Ce processus ne relève pas d'une transmission d'information par un éducateur, mais, à travers ce que Hegel nomme « expérience », d'un processus conflictuel dans lequel un être spirituel découvre sa propre identité, cherche à actualiser son identité à travers le procès de la découverte. Elle correspond à un complexe particulier de biens spirituels que l'homme de culture révère, et se distingue par exemple de l'esprit gréco-romain de l'Antiquité ou encore de la civilisation chrétienne du Moyen-Âge.

29 Dans sa deuxième version, « L'idée Europe » est plus mesurée sur les responsabilités de guerre, qui ne sont plus simplement le fait des adversaires de l'Allemagne, mais sont maintenant attribuées à « l'aveuglement et la criminelle frivolité d'une minorité d'hommes en Europe ». En ce sens, il est plus en phase avec l'espoir de réconciliation qui est avancé en conclusion. Il faut bien dire que, mis à part la critique de l'internationalisme comme abstraction, ce texte garde des zones d'ombre. S'il s'agit d'un plaidoyer pour le retour de l'Allemagne et de l'Autriche dans un ensemble dont elles font partie, en quoi l'Allemagne aurait-elle une telle singularité qu'elle soit destinée à montrer le chemin de l'Europe ? Or, depuis au moins Fichte, cette idée de la capacité institutrice du genre humain de l'Allemagne s'est développée en opposition à l'universalisme français, et on en retrouve des traces dans le texte de Simmel. On le sait, Fichte justifia par l'originalité de la langue allemande la vocation de l'Allemagne à être une force de régénération et « à devenir à son tour "l'institutrice du genre humain" »⁹. (Merlio 2006 : 99)

30 Mais s'il en va de l'être de l'Allemagne de trouver dans son autre un complément, si l'Allemand est seul de sa sorte, on ne voit guère comment cette culture de l'Europe non comme simple trésor mais aussi comme projet y puisant de nouvelles configurations, de nouveaux agencements, pourrait se développer.

31 À la fin de sa vie, le 20 mai 1918, dans une lettre à Gertrud Kantorowiz, il se demande « combien de temps va encore durer ce suicide insensé [...] tout ce que la guerre avait pu sembler promettre est depuis longtemps effacé et le résultat final sera la domination des États-Unis, un déplacement de la puissance mondiale vers l'ouest ». Thématique présente aussi dans une lettre du 25 mars 1918 au comte Keyserling, où il y note que l'Amérique, comme *tertius gaudens*, sera sans conteste la grande victorieuse du conflit. La civilisation l'emporterait sur la culture. Dernier espoir, il croit le discerner dans le vouloir passionné pour le devenir vivant du spirituel et le devenir spirituel de la vie du mouvement de la jeunesse, dépositaire en quelque sorte de cette aspiration vers l'homme nouveau, et c'est à lui qu'il lègue en quelque sorte la tâche de mettre à bas le bourgeoisisme, les valeurs étriquées de la bourgeoisie. Il va de soi que l'on peut se demander si tous ces textes, au-delà de la part d'expérience vécue, de constats justes sur le suicide de l'Europe, ne marquent cependant pas, contrairement aux apparences, un déni de réalité assez extraordinaire ou, pour le dire dans les termes d'Otto Baumgarten, qu'ils sont *wirklichkeitsfremd*. Certes risquer sa vie, sortir de la conservation de soi peut conduire à une autre estimation de la vie, reste à savoir si cette exaltation est présente dans les tranchées, ce que des acteurs contestent vigoureusement : « J'ai dit que notre baptême du feu, à tous, fut une initiation tragique. Le mystère ne résidait pas, comme les non-combattants le croient, dans l'effet nouveau des armes perfectionnées, mais dans ce qui fut la réalité de toutes les guerres. Sur le courage, le patriotisme, le sacrifice, la mort, on nous avait trompés, et aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ce que nous éprouvions n'avait rien de commun avec ce que nous attendions, d'après ce que nous avions lu et tout ce qu'on nous avait dit. Non, la guerre n'est pas le fait de l'homme : telle fut l'évidence énorme qui nous écrasa. Le contact avec l'ennemi, en se prolongeant, nous convainquit bientôt qu'il souffrait comme nous, qu'il se sentait aussi peu fait pour le rôle de soldat, tel qu'il est. » (Norton Cru 1997 : 30)

32 Sans doute Simmel, comme il le dit dans une lettre à Bendemann, aime l'Allemagne comme on aime un être humain, mais il la considère aussi comme l'actualisation ou la réalisation d'une grande idée de l'humanité, telle qu'il l'a comprise en étudiant Kant et Goethe, Nietzsche et Kant, Schopenhauer et Nietzsche, Rembrandt.

Bibliographie

- Bergson H. (2008), Lettre à G. Simmel in Simmel, *Georg Simmel Gesamtausgabe (GSG) 23*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- Durkheim E. (1915), *L'Allemagne au-dessus de tout*, Paris, Armand Colin.
- Evrard J.-L., Simmel G. (2015), *Face à la guerre. Écrits 1914-1916*, Paris, Éditions Rue d'Ulm.
- Gassen G., Landmann M. (1958), *Buch des Dankes an Georg Simmel*, Berlin, Duncker & Humblot.
- Kant E. ([1781] 1971), *Critique de la raison pure, Logique transcendantale, Dialectique transcendantale*, livre I, sec. 2, Paris, PUF.
- Musil R. ([1916] 1980), *Journaux*, t. 1, Paris, Le Seuil.
- Norton Cru J. ([1930] 1997), *Du témoignage*, Paris, Alia.
- Rickert H., *Begutachtung des Kandidaten*, lettre à Meinecke du 17 octobre 1913 in *GSG 24* p. 364.
- Simmel G. (1989), *Einleitung in die Morawissenschaft*, vol. 1 (1891), *GSG 3*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- Simmel G. (2005), *Briefe 1880-1911*, *GSG 22*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- Simmel G. (2008), *Briefe 1912-1918*, *GSG 23*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- Simmel G. (2015), *Nachträge, Dokumente, Gesamtbibliographie*, *GSG 24*, Berlin, Suhrkamp Verlag.
- Stadler E. (2014), *Le Départ*, Paris-Orbey, Arfuyen.
- Stern F. (1991), *Politique et Désespoir. Les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Paris, Armand Colin.
- Zweig S. (1984), *Tagebücher*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag GmbH.
- Zweig S. ([1986] 1995), *Journaux 1912-1940*, traduction de Jacques Legrand, Paris, Belfond.
- Zweig S. (1944), *Die Welt von gestern*, Stockholm, Bermann-Fischer Verlag AB.
- Zweig S. ([1982] 2015), *Le monde d'hier, souvenirs d'un Européen*, Paris, Belfond.

Annexe

Autour de la nomination de G. Simmel à Strasbourg

La nomination de Simmel à Strasbourg, sur un poste de philosophie et de pédagogie, n'allait pas de soi et, sans entrer dans le détail des différentes étapes, comme le vote séparé de membres de la faculté de philosophie contre sa venue et les tentatives de certains au Landtag pour l'empêcher, l'on se contentera de souligner l'appui que lui manifestèrent à cette occasion tant M. Weber, que G. Schmoller, H. Rickert, F. Meinecke et A. von Harnack.

Rickert est sollicité pour donner son avis sur une liste de candidats établie pendant l'été 1913 et dans sa lettre à F. Meinecke du 17/10/2013, après avoir dit son sentiment sur les candidats pressentis, remarque : « ce qui étonne sur la liste, c'est l'absence de Simmel » et il poursuit « vous me dites que l'on croit que Simmel n'a pas d'influence favorable sur la jeunesse et agit de manière destructrice. Cela a déjà été souvent avancé, mais d'après tout ce que je sais, c'est totalement faux » (Rickert in Simmel 2015 : 362-364). « En tout cas Strasbourg devrait apprécier avec bonheur, de pouvoir gagner un homme tel que Simmel et tout faire pour l'obtenir. Alors, à Strasbourg, il y aurait à nouveau une véritable vie philosophique comme au temps où Windelband et Liebmann (Otto Liebmann (1840–912) prônait le retour à Kant) occupaient des chaires. [...] Les chaires de professeurs à Strasbourg me tiennent à cœur, car Strasbourg, il en est ainsi, est mon pays natal scientifique. H. Rickert était arrivé à Strasbourg en 1885, y avait passé son Abitur puis étudié la philosophie avec Windelband, l'économie avec G. F. Knapp et Lujo Brentano et la physiologie avec Friedlich Goltz. En 1888 il y obtint son doctorat (dir. Windelband) (Rickert in Simmel 2015 : 362-364).

Littman, le doyen de la faculté de philosophie, connaît les réticences locales à l'égard de Simmel ; une partie de la Faculté n'en veut pas et préférerait un psychologue expérimental, et il sait qu'existent d'autres réticences berlinoises, ce pourquoi il demande des lettres de recommandation à Harnack, Meinecke, Rickert et Schmoller, autant d'autorités incontestables. L'importance du soutien académique d'Adolf von Harnack (Théologien, professeur d'histoire religieuse à Berlin, Directeur général de la bibliothèque royale de Berlin, 1905-1921, Président du congrès social évangélique 1903-1912 et, de 1911 à sa mort, Président de la Kaiser Willhem Gesellschaft pour la promotion de la science) se mesure notamment au fait que c'est à sa recommandation que se réfère Karl von Wedel, gouverneur d'Alsace-Lorraine (Simmel 2015 : 401) dans sa lettre à sa majesté le Kaiser du 23/1/1914 concernant la nomination de Simmel à Strasbourg, actée le 26 janvier 1914. Nous donnons les premiers mots de la réponse à cette lettre pour rappeler l'importance de l'administration impériale dans la nomination : « Nous, Willhem, par la grâce de Dieu empereur d'Allemagne... ».

Harnack écrit : « Si je devais proposer pour Strasbourg – ou pour une autre université allemande – un professeur ordinaire de philosophie, je placerais Simmel en premier rang [...] » Après avoir donné les raisons de son soutien, évoqué pour les réfuter des défauts qu'on pourrait lui imputer, il exprime une pensée que l'on aimerait voir partager dans les comités de nos jours : « Tel que je comprends ses dernières pensées, sa philosophie n'est pas la mienne ; mais je me sens capable de cheminer plus longuement avec lui qu'avec la plupart des autres, et je me sens, grâce à chacune de ses études qui me vient dans les mains, stimulé et soutenu. » (Simmel 2015 : 383-384). Il souligne aussi que l'université de Freiburg l'a promu docteur honoris causa en 1911.

De son côté, Schmoller écrit : « Je connais le Pr. Simmel depuis des années. J'ai lu la plupart de ses anciens écrits, mais plus tellement ses textes récents. Mais je le connais bien mieux, des points de vue personnel et scientifique, que la plupart de mes collègues d'ici. Il est un des érudits les plus richement doués que je connaisse et un des enseignants les plus passionnants, car il prépare très bien chacun de ses cours et, conformément à la grande vitalité de son tempérament, il concentre toutes ses forces et tous ses nerfs dans ses enseignements. Il n'a pas bénéficié de la pleine reconnaissance de tous les philosophes spécialisés d'aujourd'hui, car il n'appartient ni à l'école psychologique des sciences exactes de la nature, ni à l'école historique tournée vers la philologie. » (Simmel 2015 : 381)

Toutes ces recommandations visent à combattre les rumeurs sur le dilettantisme, l'absence de conscience professionnelle, l'essayisme, etc. Simmel s'en ouvrira encore à Rickert en 1915. Ces rumeurs portent sur tout et n'importe quoi, « ce que je suis et ne suis pas, ce que je peux et ne peux pas – et toujours dès qu'il s'agit de délibérations de facultés et de gouvernement à mon propos, tantôt l'un, tantôt l'autre segment de ce cercle entre en jeu. Tantôt je suis trop spécialisé, tantôt trop polyvalent, ici au fond seulement sociologue, là seulement d'une finesse talmudique, la plupart du temps critique et destructeur, et ainsi de suite... » (Simmel 2008 : 587).

Si Weber s'engage, c'est pour éviter que ne se reproduise la situation qui avait conduit à l'échec de la candidature à Heidelberg, suite à la lettre de Dieter Schäffer qui entraîna l'arrêt de la procédure. À ce propos Weber, s'interrogeant sur le rôle de Windelband, hésite entre mauvaise foi et erreur tactique. Dans le clair-obscur, plutôt obscur, des commissions, il est difficile de démêler le vrai du faux : duplicité, manque de loyauté, dit Weber à propos de Windelband, « ich kann den Gedanken an ein nicht loyales Verhalten W. (Windelband) nicht los werden »¹⁰ à Marianne le 16 mars 1908 (MWG¹¹ 11/5 p. 457, cité in Simmel, 2005 : 616). Lorsqu'il écrit le 3 décembre 1913 à Schmoller, pour soutenir la candidature de Simmel, c'est la seconde option qu'il présente : « Au lieu de s'exprimer comme il l'a fait, il pouvait dire "je ne partage pas toute sa philosophie mais parmi les candidats en lice c'est le meilleur, c'est d'ailleurs le sens final", erreur dont il espère qu'elle ne se reproduira pas à Strasbourg. » (Weber in Simmel 2015 : 376-377) Qu'avait écrit Windelband ? son rapport contenait le terme de critique négative et destructrice à propos de *l'Introduction à la science de la morale* de Simmel, tout en étant positif¹². Weber dans cette même lettre dit clairement : « Je considère comme une honte, qu'à un tel homme les portes des facultés se ferment et qu'il n'obtienne pas la place qui lui revient. »

Simmel aurait pris, si cela avait été possible, un poste à Freiburg lorsque Rickert succéda à Windelband à Heidelberg, voire un poste à Heidelberg mais dans les deux cas, il pensait n'avoir aucune chance pour des raisons liées à l'antisémitisme et à l'âge.

Notes

- 1 Jean-Luc Evrard a donné, dans l'excellent recueil *G. Simmel. Face à la guerre, Écrits 1914-1916*, la publication de celle de 1915.
- 2 Le 23/3/1915, dans une lettre à A. et H. Lippmann, il se souvient de sa rencontre avec Stadler (depuis mort au front), qu'il décrit comme « un homme au plus haut point intéressant et important » (p. 507).
- 3 Simmel vient de consacrer un article à Bergson, et celui-ci le remercie chaleureusement, glissant au passage : « Je suis sûr que vous avez, à Strasbourg, plus de loisir qu'à Berlin. Tant mieux pour la philosophie. » in O. Rammstedt, *Georg Simmel Gesamtausgabe*, vol. 23, 2008, p. 333.
- 4 Lettre d'E. Stadler à R. Schickele, citée par Ch. Fichter in E. Stadler, *Le Départ*, Arfuyen, Paris-Orbey 2014, p. 38.
- 5 Galerie Max Slevogt, *Im Banne der Verwüstung*, SchlossVilla Ludwigshöhe, Edenkoben, 13/04-13/07/2014.
- 6 Pour d'autres commentaires d'intellectuels, d'universitaires et d'écrivains, nous renvoyons à P. Watier, *The war writings of Georg Simmel, Theory, culture and society*, 3, 1991, et La concezione della guerra nelle opere di Geog Simmel, in *La guerra e i sociologi*, Donatella Pacelli (ed.), Franco Angeli, Milano, 2015.
- 7 Toutes les références à la correspondance sont tirées de G. Simmel, *Briefe, 1912-1918, Gesamtausgabe 23*, Suhrkamp, 2008, édités par Otthein et Angela Rammstedt.
- 8 Lettre d'O. Klemperer à G. Gassen et M. Landmann, in *Buch des Dankes an Georg Simmel*, Duncker & Humblot / Berlin, 1958, p. 270.
- 9 G. Merlio, Kulturation et lieux de mémoire littéraire in C. Demesmay, H. Starck (dir.), *Qui sont les Allemands ?* Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Asq, 2006.
- 10 « Je ne peux me défaire de la pensée que W. (Windelband) ne se comporte pas loyalement. »
- 11 Max Weber *Gesamtausgabe* notées MWG.

12 On a reproché à Simmel de réduire la religion à des conditions sociales et à l'existence collective dans son ouvrage *Einleitung in die Moralwissenschaft* ; il y développait une conception qui par bien des aspects sera aussi celle d'E. Durkheim lorsqu'il analysera le fait religieux : « Il y a une profonde analogie entre le comportement envers la collectivité et le comportement vis-à-vis de Dieu. Avant tout, c'est le sentiment de dépendance qui est décisif. L'individu se sent lié à quelque chose de plus général, de plus élevé, dont il découle et où il s'écoule, à quoi il s'abandonne mais dont il attend aussi élévation et délivrance, dont il diffère tout en lui étant identique. Je ne doute pas que tous ces sentiments qui convergent dans la représentation de Dieu comme en un foyer imaginaire (*focus imaginarius*) puissent se ramener à la relation que l'individu entretient avec son espèce, et ce d'une part avec les générations passées qui lui ont transmis les formes et les contenus principaux de son être, d'autre part avec la génération contemporaine, qui lui prescrit le fonctionnement et le développement particulier de ces mêmes formes et contenus. [...] Nous sommes dépendants de la société dans la mesure même de son extension dans le temps et dans l'espace. [...] Dans l'essentiel cependant et notamment dans la relation morale au divin, il sera possible de dissoudre le côté psychologique du comportement religieux dans celui du comportement social. En particulier, cette humilité dans laquelle l'être pieux reconnaît devoir tout ce qu'il est et possède à Dieu, en qui il voit la source de son être et de sa force, peut être justement transférée à la relation de l'individu à la collectivité. [...]. La religion n'est d'innombrables fois que le vêtement d'un contenu sociologique. » (Simmel, *GSG* 3, 1989 : 422-425)

Pour citer cet article

Référence papier

Karine Stebler et Patrick Watier, « Simmel. La guerre et l'Europe disparue », *Revue des sciences sociales*, 59 | 2018, 102-109.

Référence électronique

Karine Stebler et Patrick Watier, « Simmel. La guerre et l'Europe disparue », *Revue des sciences sociales* [En ligne], 59 | 2018, mis en ligne le 30 octobre 2018, consulté le 10 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/revss/618> ; DOI : [10.4000/revss.618](https://doi.org/10.4000/revss.618)

Auteurs

Karine Stebler

Directrice honoraire des Affaires sanitaires et sociales

<karine.stebler@gmail.com>

Patrick Watier

Université de Strasbourg

Laboratoire Dynamiques européennes (UMR 7367 CNRS/Unistra)

<watier@unistra.fr>

Droits d'auteur

Revue des sciences sociales